

RAP DU TERRAIN, TERRAIN DE LA LITTÉRATURE

Fanny Taillandier

Le rap est peut-être définissable par son rapport au terrain, au sens géographique et culturel du terme. La langue crée un espace d'invention et de partage.

Mots clés

Rap ; Terrain ; Banlieues ; Épopée contemporaine ; Poétique du réel

RAP ON THE TERRAIN, TERRAIN OF LITERATURE

Rap may be defined by its relationship to the terrain, understood in both a geographical and a cultural sense. Language creates a space of invention and sharing.

Keywords

Rap; Terrain; Banlieues; Contemporary Epic; Poetics of the Real

DOI: <https://doi.org/10.6092/issn.2035-7141/23803>

RAP DU TERRAIN, TERRAIN DE LITTÉRATURE

Fanny Taillandier

Terrain j'te laisse, fini de vendre

Bientôt on entre dans la légende

PNL, *Dans la légende*

<https://on.soundcloud.com/o67bZwyspLIEsxnCiK>

Je vais prendre ici le terme « trap » au sens littéral que lui donne l'argot nord-américain, et qui a donné son nom à la musique, qu'on traduirait en argot francophone par le « terrain ». La musique trap serait un sous-genre du hip-hop spécialement lié au terrain.

Le terrain, c'est l'espace où se fait le commerce de la drogue. C'est donc à la fois l'espace de l'économie, de la concurrence, des équipes et solidarités qui en découlent, et à la fois l'espace de la conscience qui, sous l'emprise de stupéfiants, plane entre le cosmos et l'intimité la plus profonde de la conscience. C'est encore, plus littéralement, l'espace urbain de faubourg ou de banlieue qui accueille le plus souvent le deal, mais aussi, avec lui, l'espace mondial des flux, autoroutes qui les accueillent, containers qui les incarnent, satellites qui les captent.

Je vais suivre ce terrain, espace métaphorique et réel qui lie ensemble les morceaux d'artistes francophones qui accompagnent mon existence. Ils sont tous du hip-hop, pas forcément de la trap au sens strict, mais ils définissent ensemble un terrain.

Frérot, imagine le choc,
la misère passe par le bloc,
la richesse en face de nous,
l'inspi' traîne comme moi sous l'porche
Fight, nique leurs pronostics

Kekra, *Dubai*

https://youtu.be/gEleCdx-PCc?si=z3bTFsg-yzP0M_tZ

Pour parler un peu du contexte de ce terrain – de cette musique, de mon propos – Je suis née en France, en Île-de-France, en banlieue parisienne, à la fin des années 1980. J'ai grandi avec le rap, d'abord NTM, puis Booba, PNL, Kekra, SCH, et dernièrement Ninho, Werenoï et TIF.

En France, le hip hop est le genre musical le plus écouté, et pourtant il reste le support de discours médiatiques et de stéréotypes dénigrants. Musique de sauvages, de pauvres, de brutes, de machos, d'analphabètes... Voire, ce ne serait pas de la musique du tout. Presque depuis sa naissance, et en tout cas depuis la mienne, le rap souffre aussi d'un discours qui dit : c'était mieux avant. En cela, on peut dire qu'il condense aussi toute la « pensée » réactionnaire en France – le fantasme de la décadence et celui de la barbarie.

C'est donc un genre musical massivement diffusé et tout aussi massivement repoussé hors du centre, vers les marges. Tout comme la drogue, d'ailleurs : massivement diffusée et repoussée hors du centre et de ses lumières.

Mais ce qui est intéressant, si on se penche sur sa dimension textuelle, c'est que le hiphop se situe aussi en plein dans les grands enjeux littéraires, tant du point de vue des thèmes que de la narration ou du vocabulaire.

Les caillera influencent Paname, Paname influence le
monde.

Medine, *C'est nous le grand Paris*

<https://youtu.be/6sfVkJZYIyik?si=3hNNljSt9LPdGh6>

Le rap du terrain, c'est forcément une forme de chant narrative, et cette forme est volontiers épique : l'épopée, c'est chanter la solidarité d'un peuple sur un territoire.

Cela a contribué, dès le début, à me faire plonger dans le hip-hop, en tant que banlieusarde. Le Paris du rap, c'est le Grand Paris, comme le dira vingt ans plus tard Médine. A l'époque de mon enfance, pas de grand Paris – pour autant, les rappeurs dessinent une carte de la ville qui passe par les stations de RER que je connais, et non par les monuments qu'on visite à l'école. C'est la même carte que la mienne, quelqu'un s'adresse à moi. Cette appartenance qui soude entre eux des quartiers, des communes, me donne pour la première fois l'impression d'appartenir, moi qui, étant de banlieue, ne suis de nulle part – finalement c'est quelque part, me disaient le Saïan Supa Crew, Sniper, le Secteur Ä.

La banlieue, espace relégué et indistinct, devient un centre. C'est parce que l'épopée est convoquée que la nation banlieusarde peut exister. « C'est nous le Grand Paris », chantent les huit rappeurs réunis par Médine en 2017.

Le terrain c'est aussi, du point de vue épique, l'espace à défendre. La solidarité du groupe est partout rappelée, et les valeurs du sang et de l'honneur reprennent le devant de la scène. Le rap rejoint la fonction primaire de la littérature narrative, l'épopée, qui a pour but de souder le groupe autour de souvenirs et de valeurs communes.

Les vainqueurs l'écrivent, les vaincus racontent

l'histoire

Booba, *92i Veyron*

https://youtu.be/bwvLqIybS3Q?si=4n6GK-AbMQ6_zgil

Or dans la France contemporaine, le récit sur le pays est encore souvent, voire tout le temps, capturé par une poignée de vainqueurs, ceux à qui on donne suffisamment de légitimité pour écrire l'histoire – une histoire qui fait fi de beaucoup de choses, par exemple le multilinguisme de l'Hexagone jusqu'à 1914 au moins, la place des peuples colonisés dans la réussite économique du pays, avant et après la fin de l'empire français, la violence perpétuelle de l'aménagement du territoire sur les habitants pauvres...

La citation de Booba qui ouvre mon roman *Farouches* parle exactement de ça : le rap est l'espace des voix inaudibles dans la Grande Histoire. C'est aussi ce que je cherche à travailler dans mes textes.

Les miens ont pris la mer, quand y a la houle, ils cannent
Et moi, j'dois chanter ma haine comme un hooligan
Hey, j'ferais pas ça toute ma life,
je prendrai le flouze la maille,
je reviendrai chez mama, mama hey
Tif, *Demain c'est B3id*
<https://youtu.be/7BqK1bMsxn0?si=9j2R9IYL8CWWD3tF>

Le rap est aussi, plus souvent qu'on en le croit, une forme de chant élysiaque. Elle parle des proches disparus, des liens familiaux, du souvenir, de la solitude. Elle prend en charge, par le texte, les émotions de la tristesse, de la nostalgie et de l'isolement ; celles de l'amour filial, de la trahison et de la haine.

Mais là où la variété concentre ses chansons sur l'amour romantique, le rap est le domaine de l'expression lyrique, du moi en tension entre une vie personnelle et un monde hostile, concurrentiel, violent et sans pitié – le terrain, ou, en d'autres termes, le monde capitaliste. C'est dire aussi que sous ses airs de jouer avec les codes du gangstérisme, le rap de terrain replace l'individu sur un échiquier collectif, économique – politique. Les affects individuels sont reliés à leurs causes collectives.

Chaud comme l'Etna,
J'sors d'un fourgon noir à l'aube
J'tiens deux Beretta
420 par seconde
J'meurs pour chaque membre,
chaque membre meurt pour moi
SCH, *Mafia*

<https://youtu.be/8I2-50ELUBY?si=faYnBpYeDjyQIBZ->

Tissant les thématiques ensemble, laissant les morceaux se répondre, entre artistes par citation, ou au sein d'une même œuvre, le rap ouvre la porte à un univers fictionnel entier, fait de références, de connivences et d'intertextes. C'est évidemment le cas de l'univers de PNL, qui, en convoquant de manière répétée Mowgli, Simba ou Namek, la planète de Dragon Ball Z, crée un genre de post-fiction où tous les univers narratifs convoqués en créent un nouveau, mais encore plus, de la triologie JVLIVS de SCH, qui joue d'une métaphore structurante, répétée, de la mafia italienne comme double fictif de l'univers pourtant bien français dépeint par le rappeur marseillais. La narration présente dans le rap devient une fiction à part entière. Un roman en musique. Et le terrain accueille les mythes des générations précédentes.

Juste du teh et des feuilles

Et j'traîne seul sur Paname

PNL, *Sur Paname*

<https://on.soundcloud.com/XwjftKKR8pWpRI6ZeE>

Le terrain est excentré, lointain, caché. Il demande d'arpenter et d'accepter de se perdre. Et le rap a donné dans la musique la place à l'errance urbaine. S'adaptant aux modes d'écoute contemporain, le rap a su passer à une scansion plus mélodique, plus ambiante. Il m'accompagne dans mes dérives et parle, comme je cherche à le faire dans mon écriture, des espaces relégués ou déconsidérés de la grande ville post-industrielle, si peu représentés, et qui en sont pourtant le plus commun paysage.

J'la raconte encore,
car j'la vis encore
au plus profond de moi,
ça résonne hardcore
Ninho et Niska, *Guitares*

<https://youtu.be/5NNYyVz74Ec?si=GcNMf0o2X0fkuaaM>

Si le rap irrigue mes textes, c'est ainsi comme un hommage. Quelque part, il est le trait d'union entre les fictions que j'invente et moi-même – il nous donne un terrain commun, tant épique qu'élégiaque, irrigué de références, plein d'espaces interlopes. Le terrain de la littérature.

Biographie

Fanny Taillandier est écrivaine. Agrégée de lettres, elle a enseigné dans l'académie de Créteil et collabore à la revue *Mouvement*, où elle tient la chronique *Cut-Up Nation* puis *C'est quoi les dièzes*. Son travail explore les formes contemporaines du récit à la croisée de la littérature, de l'enquête critique et des pratiques culturelles populaires. Autrice de *Les Confessions du monstre* (2013), *Les États et Empires du lotissement Grand Siècle* (2016, plusieurs prix), *Par les écrans du monde* (2018) et *Farouches* (2021), elle s'intéresse également aux paysages transformés par l'histoire humaine, comme dans *Delta* (2022), consacré au delta du Rhône. Elle a publié de nombreux textes sur les musiques urbaines et le rap, analysant ces formes comme des terrains d'expérimentation politique, sociale et littéraire, au cœur des imaginaires contemporains.

ftaillandier@gmx.fr

Comment citer cet article

Taillandier, Fanny (2025), *Rap du terrain, terrain de la littérature*, «Scrittura Migranti», a cura di Valentina Carbonara, Daniele Comberiati, Chiara Mengozzi, Borbala Samu, n. 19, pp. 291-300.

Information sur le droit d'auteur

La revue adopte une politique d'« open access » pour l'ensemble de ses contenus. En soumettant un article à la revue, l'auteur accepte implicitement sa publication sous licence Creative Commons Attribution – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0). Cette licence autorise toute personne à télécharger, réutiliser, réimprimer, modifier, distribuer et/ou copier les contributions, à condition que les œuvres soient correctement attribuées à leurs auteurs. Aucune autorisation supplémentaire de la part des auteurs ou de la rédaction de la revue n'est requise ; il est toutefois aimablement demandé d'informer la rédaction de tout réemploi des articles. Les auteurs publiant dans cette revue conservent l'intégralité de leurs droits d'auteur.